

On ne devrait plus jouer Molière

Jean-Marc Limoges

Numéro 325, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91842ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Limoges, J.-M. (2019). Compte rendu de [On ne devrait plus jouer Molière]. *Liberté*, (325), 83–83.

On ne devrait plus jouer Molière

Jean-Marc Limoges

Tout dramaturge choisit, comme l'affirmait Sartre, « l'action par le dévoilement ». En levant le rideau sur nos tares, le théâtre, plus que le roman, est bien un « miroir », non plus « qu'on promène sur le bord du chemin », mais qu'on fixe sur la scène, face au public. Ainsi, en se voyant – et en se voyant vu –, chacun doit-il assumer sa laideur ou, mieux encore, enjoliver ses manières.

Or, dès lors qu'on a changé son comportement, la pièce a atteint son but, et dès lors que la pièce a atteint son but, elle a perdu sa pertinence. Si l'on joue encore Molière, c'est sans doute parce que sa galerie de monomaniaques fréquente toujours nos salons. De deux choses l'une, soit celui qui voulait « corriger nos mœurs par le rire » nous varlope trop en surface, soit les défauts qu'il déniche sont trop bien ancrés.

En montant (d'un cran) la cruauté de *L'école des femmes*, en en faisant crisser plus crûment la charge, Olivier Choinière voudrait vraisemblablement qu'on change une fois pour toutes et qu'on cesse de jouer Molière. Mais qu'y a-t-il d'actuel dans l'histoire de cette vieille barbe ayant fait élever au couvent une jeune fille dont l'innocence (et l'ignorance) l'assurera de sa soumission? C'est en intercalant, dans cette « grande comédie », des digressions didactiques et des chorégraphies comiques (Molière n'est-il pas l'inventeur de la comédie-ballet?), qui n'écrasent ni n'alourdissent le sujet, qu'on réussit à en actualiser le sens et à en souligner l'aspect prophétique.

Jean-Claude Germain remarquait comment, puisque « la langue, c'est une façon de respirer les sentiments », les artistes de chez nous attendaient, dans les années 1960, mal à l'aise dans la langue de Molière, qu'on leur mit en bouche leur parlure. Or, on n'a qu'à prêter l'oreille à la façon dont les interprètes de Choinière « respirent » l'alexandrin, les livrent, non pas « par en haut » (style Comédie-Française), mais « par en bas », en modulant les répliques dans un français québécois sans être joulal pour autant, pour percevoir d'entrée de jeu ce désir d'en montrer la contemporanéité. Enfin, on entend Molière!

Dès le lever du rideau – devant lequel Arnolphe, présenté sous les traits d'un « incel » (un « *involuntary celibate* » profondément misogyne), trituré à sa guise une poupée de latex grandeur nature –, Choinière affiche ses couleurs (sombres) : ce sera une tragédie. On découvre le studio décrépît dans lequel Agnès, prenant vie comme Galatée sous les ciseaux de Pygmalion, subira les affres de son geôlier, et dans lequel, à l'insu de ce dernier, s'immiscera le bellâtre Horace pour la courtiser. Cette relecture nous permet de voir un état que l'on s'étonne, sinon se révolte, de voir perdurer : la violence – physique, psychologique – faite aux femmes. Et les références à *The Matrix*, à YouTube, aux *chatrooms* font voir que ces phallocrates du « Grand Siècle »

vident maintenant leur sac sur les réseaux sociaux et leur chargeur sur les places publiques.

Si Choinière prend la liberté de retrancher quelques passages du texte et d'ajouter quelques vers de son cru, il pousse aussi l'audace jusqu'à intégrer certains éléments du paratexte – ces consignes désincarnées parasitant les éditions scolaires – qui, en demandant aux élèves de repérer, ici une métaphore, là un champ lexical, évitent de leur en faire voir l'essentiel. Si l'intertexte anthropologique – l'ethnologue Françoise Héritier, la sociologue Raewyn Connell, le philosophe Raphaël Liogier – donne, non pas un *nouveau* sens à la pièce, mais éclaire le propos qu'elle contenait *déjà*, les scènes de karaoké dont on ponctue la fable – One Direction, The Police, Radiohead – trahissent le côté rétrograde de ces airs populaires qui hantent nos ondes. On ne peut plus entendre les « *you belong to me* » récurrents sans grincer des gencives ni prendre la piètre mesure du chemin parcouru. Puis, quand Arnolphe constate qu'Agnès lui échappe et admet ses « précautions inutiles », c'est lui-même qui – en éraillant « *I don't belong here* » – s'aperçoit qu'il ne s'appartient plus lui-même.

Horace a gagné. Il a séduit Agnès. Sans la contraindre. Sans la soumettre. Mais quand se célèbre l'incontournable mariage et que le nouveau marié entonne le succès des Classels – *Ton amour a changé ma vie* – sous une boule miroir triomphante et une pluie d'applaudissements euphoriques, on se dit que cette réaction même trahit le conditionnement du public. Il était impossible qu'on terminât par une obscène union. D'autant plus que le décor montre alors son envers pour empêcher toute identification. Choinière malmène Molière pour sauver son texte (poursuivant ainsi la réflexion amorcée dans son iconoclaste *Projet blanc*). L'ingénue, dont on critique l'insignifiante évolution, réussit à briser son moule, à force de lectures féministes (Simone de Beauvoir, Denise Boucher, Catherine Dorion). La poupée gonflable éclate enfin.

Arnolphe est cocu. Il se craquelle et martèle son amour, bien réel, pour la belle. Or, mal à l'aise dans ce rôle qu'on ne lui a pas appris, il confiera son désarroi à sa webcam. Il songe même à « tuer » la promesse, à « prévoir un attentat », « un coup éclatant » qui « [l]e vengera de tout » afin que « toute la ville en cause ». On ne rit plus. Le mal-être d'Arnolphe, auquel la pièce nous rend aussi sensibles, débouchera sur une boucharie. Tous les « málaimés » de ce monde devraient se voir – et se voir vus – en lui. Non! On ne devrait plus avoir à jouer Molière. 

L'école des femmes
Texte de Molière
Adaptation et mise en scène
d'Olivier Choinière
Présenté par la promotion 2019 de
l'École nationale de théâtre du Canada
Au Monument-National
du 16 au 20 avril